

joyeuse se dégradait, allait se perdre dans la tristesse qui descendait de son front; et c'était encore cette immortelle douleur de Napoléon, si admirablement reproduite dans le tableau de la bataille d'Eylau.

A une époque où des vanités bourgeoises n'avaient pas encore déshonoré l'attitude familière de l'empereur, où les tailleurs et les chapeliers, à défaut de son génie, ne nous avaient pas rendu la redingote et le tricorne de Marengo, je voyais souvent Tard... croiser, par un pli héréditaire, ses bras sur sa poitrine, arrêter sa tête comme sur un piédestal, et enfoncer sa pensée dans l'espace.

Admettons un instant, sous le privilège de la poésie, que le fils légitime de Napoléon, le duc de Reichstadt, eût réalisé quelques-unes des espérances sublimes rêvées par les idolâtres du nom de son père, gens assez enthousiastes pour adorer ce nom comme un prodige, et assez irréfléchis pour le déshonorer en croyant à la facilité banale de l'illustrer deux fois de suite, et par bénéfice de race; admettons que les liens de la politique si bien et si adroitement tordus autour de l'existence du duc de Reichstadt, fussent tombés d'eux-mêmes, et que, soldat à Saint-Roch, canonnier à Toulon, général en Italie, le fils de Napoléon eût mérité de pousser nos ar-

mées sur les plages de l'Égypte où nous serions allés chercher une seconde fois ce qu'était allé chercher son père, du soleil assez chaud pour sécher les taches de sang d'une autre révolution (car après des meurtres civils il faut de la gloire: il faut choisir entre la guerre au dehors et les bourreaux au dedans); qui sait si alors la Providence n'eût pas mis face à face deux principes sortis, comme Oromase et Arimane, de la même origine, et n'eût renouvelé pour nous, peuples incrédules, ces mythes qui, d'abord sous des formes réelles, mènent les hommes par troupeaux à quelque régénération ou de sang ou de feu, et qui, plus tard, lorsqu'ils disparaissent, sont des vérités morales comme Typhon, Isis et Osiris? Pourquoi celui-ci, le Napoléon légitime, n'aurait-il pas résumé cette éternelle tendance de l'Europe à s'emparer de l'Égypte, pour remonter dans l'Inde, berceau de tout; et pourquoi celui-là, le Napoléon adultérin, n'eût-il pas été la figure de ce besoin déjà senti pour l'Afrique, sous les Mamelucks et sous les pachas, de sortir de la tutelle hébétée des sultans? C'eût été un prodige bien grand pour la terre, que ces deux hommes nés d'un même sang; mais l'un pâle comme l'Europe, l'autre bronzé comme l'Afrique, se rencontrant sous la courbe de leur sabre dans une première marche l'un vers l'au-

tre, se demandant leurs noms, et répondant tous deux : « Napoléon ! — Napoléon ! »

Oui, je crois à la puissance énergique et divine de la rencontre des nombres et de certaines syllabes ; je crois, sans dérouler ici tous les trésors mystérieux de la cabale, que ces deux noms auraient réveillé de leur sommeil de pierre, Alexandrie, et son phare, et ses rues qui toutes regardent la mer ; les bazars, les arsenaux, les tours, neuf cent mille âmes ; je crois que le souffle puissant de cette double apparition aurait emporté le sable fin qui ronge tant de granits ; que de cette poussière se seraient élancés les pilastres, les chapiteaux, pétrifications du dattier, et toute cette population de statues qui sont les productions naturelles de l'Égypte.

Le sol de l'Égypte ne produit que des statues qui sont faites de son sable, et du sable qui n'est fait que de ses statues. Le néant et la forme vont et viennent : aujourd'hui une pyramide, demain quelques tombereaux de sable. Le grand désert n'est qu'un amas de villes pilées.

Mais laissons le champ des suppositions, et rentrons dans la réalité de mon histoire.

Tard... joignait à son caractère, d'une trempe si énergique, des goûts simples et une grande innocence de distraction : il aimait passionnément les fleurs ; un coucher du soleil dans notre Mé-

diterranée le tenait en extase ; la vie orientale reprenait toujours le dessus dans ses habitudes européennes ; il faisait excès de bains et de parfums, et quand la chaleur était ardente, un voile de sommeil jetait sur ses yeux cette langueur qu'ont, aussi bien que les lions et les tigres, les femmes de l'Orient.

Avant d'aller plus loin, je dois prévenir que Tard... était fou : mais sa folie n'était qu'une monomanie philosophique ; elle était si bizarre qu'il serait puéril de la rapporter, si elle n'expliquait le dénoûment de sa vie, si elle ne justifiait pleinement la fatale circonstance qui l'a amené. Je ne sais dans quelle lecture insensée il avait puisé son système. Il ne croyait ni à la mortalité de l'âme, ni à la mortalité du corps. La mort, autant qu'il a pu me le définir, n'était qu'une mutation de pays, un voyage forcé. L'homme assassiné ou présumé mort à Paris se retrouvait à Berlin ou à Londres ; il niait hautement la disparition complète. Ainsi il disait avoir rencontré quelque part, se promenant ensemble, Rousseau et Raynal, Buffon et Linnée ; et, selon lui, les fossoyeurs étaient des sinécuristes, les cimetières des plaisanteries. Avec de pareilles croyances et le secours officieux de la logique, le meurtre n'était qu'un enlèvement, l'arrêt de mort un passeport visé pour l'étranger. Je crois que sa fatale extrava-

gance provenait d'un accident assez explicable au fond : dans son enfance, et peut-être à propos de quelque soulèvement tenté en faveur de ses droits au trône des Pharaons, il avait poignardé au Caire un conducteur de chameaux; quelques années après cet assassinat ou ce duel, il avait rencontré ou cru rencontrer le même homme à Alep. Maintenant, le conducteur de chameaux avait-il été la victime de l'application de son système, ou l'idée première de son erreur? c'est ce que je n'ai jamais su. Quoi qu'il en soit, il niait la mortalité du corps.

Il était arrivé à cet âge de la vie où le contraste d'une position précaire avec les vœux immenses de l'avenir cesse d'être en équilibre. La poésie s'évanouissait. « La douleur, m'assurait-il un jour, n'est pas d'ignorer son père : on pleure sur le sort des bâtards; il y a du préjugé dans cette compassion. Citez-moi une famille, une seule, à la circonscrire du grand-père au petit-fils, qui n'ait dans son sein une fille sans mœurs, un fils débauché, un membre enfin dont l'existence ne compromette le nom qu'il porte? Je ne parle pas des douleurs gratuites qu'on est obligé de partager à la mort de ses proches; on a toujours cinquante décès à regretter avant la fin de sa carrière. Le bâtard est exempt de ces chagrins-là. Du reste, jusqu'à la preuve du con-

traire, il a le droit de se croire fils de duc, de prince, de roi même. Si je n'étais le fils de l'empereur, je voudrais être bâtard; mais ce qui est un éternel désespoir dans le cœur, c'est de savoir qui l'on est, et de voir l'immense intervalle qui sépare ce qu'on est de ce qu'on pourrait être : à quel signe, par quel nom se faire reconnaître, légitimer par la foule qui me croirait plutôt si je lui annonçais, qu'au lieu du fils de Napoléon, je suis le fils de Dieu? »

Ces réflexions amères présageaient la résolution qu'allait prendre Tard... Fatigué des lenteurs qu'apportaient à son voyage deux oncles respectés, négociants recommandables, dont l'un avait été proposé plusieurs fois avec succès à la représentation nationale, Tard... se plaignit de leur parcimonie; il ne concevait pas qu'ils lui refusassent l'or nécessaire à sa prise de possession de la couronne des kalifes. Les honnêtes commerçants, sans nier la naissance auguste de leur neveu, eussent préféré augmenter leur famille d'un bon teneur de livres, plutôt que d'un Pharaon I^{er}, d'un Aroun, ou d'un Abasside. L'argent de l'expédition fut refusé.

Un jour que je me promenais sur le port de Marseille avec lui, il se prit à jouer avec un petit couteau de deux pouces de longueur, puis il me pria de l'attendre; il revint ensuite froide-

ment me dire, en pliant son couteau : — « Je viens de faire partir mes oncles pour l'Amérique; dans votre langage, je viens de tuer mes deux oncles¹. »

En même temps deux gendarmes de la marine complétèrent ma stupéfaction, en arrêtant par ces mots l'expéditif neveu : — « Au nom de la loi! Napoléon Tard..., vous êtes notre prisonnier; vous avez assassiné vos deux oncles. »

Conduit aux assises d'Aix, Napoléon Tard... ne démentit point son caractère. Sa folie métaphysique sur la mort ne le sauva point. Que pouvait-il y avoir de commun entre dix ou douze jurés de province et cet être excentrique qui ne daigna pas même leur expliquer la moralité de son action. Des négociants de Marseille décidèrent gravement s'il fallait lui couper le cou ou le brûler à l'épaule. Ce jour-là, ces estimables patentés durent négliger la bourse. Je ne veux pas dire par là que cette considération entra pour beaucoup dans la sévérité de leur jugement, et que c'est parce qu'ils manquèrent la vente de douze sacs de cochenille, au moins, que Tard... fut condamné à mort.

Il marcha au supplice sans peur, sans plainte, fort de l'idée qu'il n'allait point mourir. Il ne

¹ Un des deux a survécu à l'assassinat.

laissa échapper que ce sourire moitié sinistre, moitié divin qu'on lui connaissait.

Il dut même être bien content de voir tant de fleurs et de fruits sur la place où on le conduisait.

Ce lieu de supplice est embaumé deux fois la semaine de toutes les merveilles végétales de la Provence; le Delta du Midi. Le Nil n'est pas plus généreux que le Rhône et la Durance. Il crut qu'ils étaient pour lui, ces parfums! Dépouillé de la cravate, le cou libre, l'œil clair et riant, il marcha à travers la foule, comme il allait à travers la campagne.

Si l'on avait voulu lui permettre d'avoir un œillet à la boutonnière et un jonc à la main!

Il était sur la place du marché, à Aix, un jour de marché.

C'est l'usage : à Aix, on guillotine les jours de marché, afin que les paysans qui retournent dans leurs montagnes aient quelque chose à raconter de la civilisation des villes. Il ne faut pas qu'ils rentrent les mains vides.

À Aix la guillotine est fixée au milieu des pyramides de pommes, entre des corbeilles de raisins et des gerbes de fleurs. On est très-poétique dans le Midi. On finira par attacher un chapeau de bergère au sommet de la guillotine. Et quelle

guillotine encore! une guillotine de province, vieille et sale comme un juge au parlement.

Par un beau soleil de Provence, sa tête impériale tomba sous le couteau de la guillotine : le sang de Napoléon jaillit sur le pavé.

Un jour que le bourreau était venu à Marseille pour acheter une meilleure lame et deux ais plus solides, un jeune homme, on me permettra de ne pas le nommer, reçut de la part de Tard... une casquette.

C'était celle qui devait couronner le minaret de la Mecque, et rallier la civilisation de l'Orient.

LÉON GOZLAN.



LES MUSÉES EN PLEIN VENT.



On doit regarder comme un des plus notables agréments de Paris toute la jouissance qu'on peut s'y procurer pour rien. C'est une des villes du monde où le pauvre s'amuse le plus, et, parmi ces plaisirs qui s'offrent gratis à un chacun, les boutiques de gravures occupent incontestablement un rang fort distingué.

Les boulevards, les passages, les quais, particulièrement le quai Voltaire et le quai Malaquais,